



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Acte Premier.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

LA COMTESSE
D'ORGUEIL,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, LISE.

CARLIN.

Quoi, te trouver encore & seule & sans ma-
tresse?

LISE.

J'attends de jour en jour Madame la Comtesse ?
Qui depuis près d'un mois absente de Paris,
Abandonne à mes soins la garde du logis.
On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage,
Mais insensiblement on prend goût au voyage ;
D'Orléans on veut voir Saumur, Angers & Tours
Et le retour ainsi se diffère toujours.

Tome V.

M

C A R L I N.

Tant mieux pour toi, d'avoir liberté toute entière,
De prendre du bon temps, & te donner carrière.
Ah, si pour moi le cœur t'en disoit tant soit peu,
Sotte !

L I S E.

En faut-il douter ?

C A R L I N.

Le mien est tout en feu ;
Et depuis cette nôce où tu me fis tant boire,
Je me suis si bien mis ta largesse en mémoire,
Qu'aussi-tôt que la soif commence à me presser,
Pour en guérir plutôt je voudrois t'embrasser.

L I S E.

Tout de bon ?

C A R L I N.

Tout de bon, & s'ilt'en faut plus dire,
Ecoute, en te voyant, de quel ton je soupire.

L I S E.

Tu te sens donc pour moi d'amour bien travaillé ?

C A R L I N.

Ma foi, je n'en dors point quand je suis éveillé ;
Et si ton cœur sensible à la friponnerie, ..
Lise, ma chere Lise.

L I S E.

Ah ! point de brusquerie.
Et, que diroit Virgine à qui tu t'es promis ?

C A R L I N.

Y doit-on regarder de si près entre amis ?

L I S E.

Tu n'es point scrupuleux.

C A R L I N.

Vois-tu? j'aime Virgine,
 Mais ce qui m'en dégoûte, elle est un peu trop fine,
 Et fait tant de détours, qu'à ce que j'en entends,
 Avec elle un mari passera mal son tems.
 Anselme aussi, voyant du trouble en sa famille,
 L'a depuis peu chassée en dépit de sa fille.

L I S E.

Olimpe en sa disgrâce a donc pris grande part,

C A R L I N.

Elle la garde encore à l'insu du vieillard,
 Le tems rajuste tout.

L I S E.

Elle doit t'être chere.

C A R L I N.

Veux-tu de mon amour savoir tout le mystere?
 Je suis homme d'intrigue, & tel que tu me vois,
 J'entreprends de servir deux maîtres à la fois,
 Ou plutôt, près de l'un faisant le bon Apôtre,
 Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

L I S E.

Ton Marquis de Lorgnac est le sot?

C A R L I N.

Justement.

Jamais on ne fut sot si méthodiquement.
 Comme il est de naissance & fort riche, il croit être
 L'homme le plus parfait qu'on ait encor vu naître.

M ij

136 *La Comtesse d'Orgueil,*

Et dans cette folie, il est persuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui, dès qu'on l'a re-
gardé.

Aussi fait-il le beau, le plaisant, l'agréable,
Vain s'il en fût jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.

L I S E.

Le Chevalier, son frere, est-il fait comme lui?

C A R L I N.

Comme lui? Dieu l'en garde, il est son antipode,
C'est un homme discret, civil, d'humeur comode,
Poli, galant, qui fait les choses comme il faut.
Et dont la gueuserie est l'unique défaut.

L I S E.

La tache est un peu forte.

C A R L I N.

Et d'autant plus qu'il aime:
Etre gueux en amour est un malheur extrême;
Mais aux beaux yeux d'Olimpe il n'a pu résister,
A Virgine par-là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de sa maîtresse,
Le Chevalier voulut...

L I S E.

Je comprends la finesse.
Olimpe par Virgine a su sa passion?

C A R L I N.

Non pas, grace à l'excès de sa discrétion,
Depuis deux mois & plus, que pour elle il soupire,
Il s'est fait remarquer; mais sans vouloir rien dire.

Moi-même, il m'a fallu faire le réservé,
Cependant, tout d'un coup, le frere est arrivé,
Ce diable de Marquis, qui s'en va d'importance
Faire sonner par-tout son manque de finance,

L I S E.

Peut-il se décrier sans qu'il se fasse tort ?

C A R L I N.

Tort ou non, il le hait, & voudroit le voir mort :
Pour détourner ce coup, j'ai joué d'artifice.

L I S E.

Comment ?

C A R L I N.

Du Chevalier j'ai quitté le service ;
Et cent sujets de plainte au besoin inventés,
Ont été du Marquis avec joie écoutés.
En moi par cette fourbe il a pris confiance ;
Et comme j'applaudis à son extravagance,
Je suis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis.

L I S E.

Ainsi

C A R L I N.

Prends garde à toi, voici notre Marquis.
Le cœur te bat-il point ?

L I S E.

Quelle rare figure ?

C A R L I N.

Hé bien, fuit-il la mode ?

L I S E.

Il comble la mesure.
Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets !

M ij

SCENE II.

LE MARQUIS, CARLIN, LISE,
CASCARET.

LE MARQUIS, à *Carlin*, montrant *Lise*.

C'EST de moi qu'on te parle ?

CARLIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Bon. Laquais,
A ce prochain détour que faisoit cette belle ?

CASCARET.

Elle vous regardoit, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tant pis pour elle.

CARLIN.

Elle s'en souviendra.

LE MARQUIS.

Je le crois. Celle-ci,
Qui de loin m'envifage, a l'œil bien radouci.

CARLIN.

Elle vient de la part de certaine Comtesse. . . .

LE MARQUIS.

Diable, il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtresse ?

L I S E.

La Comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

D'Orgueil ! le nom est grand.
Vieille ou jeune ?

L I S E.

Elle n'a que vingt ans.

LE MARQUIS.

Bien lui prend.
La jeunesse est mon goût, sans cela point de tendre.
Avecque le mari quelle mesure à prendre,
Est-il accommodant ?

L I S E.

Elle est veuve.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
Les veuves, la plupart, sont mets délicieux ;
Et de quinze à vingt ans il en est d'égrillardes,
Qui donnent au défunt de terribles nazardes.
Pour moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'au besoin je pourrois en faire des leçons.
Et fille & femme, & brune & blonde, j'ai beau faire,
Tout m'en veut.

L I S E.

Qui pourroit n'aimer pas à vous plaire ?
Un Marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'admirer.

140 *La Comtesse d'Orgueil*,

LE MARQUIS.

J'écarte assez la foule afin de respirer ,
Mais toujours, malgré moi, j'ai quelque soupirante,
La Comtesse est jolie ?

L I S E.

Elle est votre servante.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire , son cœur en tient déjà pour moi ?

L I S E.

Hé, vous pouvez penser. . .

LE MARQUIS.

J'en ai pitié , ma foi.
Vingt ans, veuve, & languir ! Viens , conduis-moi
chez elle ?
Il faut la voir ; au moins, tu me dis qu'elle est belle ?

L I S E.

Elle a dans Orléans tout fait mourir d'amour ;
Mais vous en jugerez , Monsieur , à son retour.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas ici ?

C A R L I N.

Puisqu'il faut vous le dire ,
Pour vouloir fuir le mal quelquefois on l'empire.
L'autre jour , en passant , la Comtesse vous vit ,
Votre mine , votre air , enfin tout la surprit.
Et chez elle d'abord l'amour faisant ravage ,
Pour guérir par l'absence elle a fait un voyage ;

Mais de fièvre en chaud mal son cœur par-là tombé,
Est contraint avec vous de venir à jubé.
Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

LE MARQUIS.

Je me souviendrai d'elle.
Seulement du retour prends soin de m'avertir.

L I S E.

Vous viendrez donc ?

LE MARQUIS.

Oui, va.

(*A Carlin.*)

Je puis m'en divertir ;
Et selon. . . . Mais je vois mon impertinent frere.

L I S E, *à Carlin.*

C'est-là le Chevalier ?

C A R L I N.

Lui-même. Adieu, ma chere.

L I S E.

Est-il original qui vaille ton Marquis ?

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
CARLIN.

LE CHEVALIER.

Peut-être que je viens mal-à-propos?

LE MARQUIS.

Qui vous force à venir? Tant pis.

LE CHEVALIER.

Vous voyant dans la rue,
Passerai-je tout droit sans que je vous salue?

LE MARQUIS.

Saluez-moi de loin, & ne me dites mot.

LE CHEVALIER.

Mais ceux qui me verront. . . .

LE MARQUIS.

Vous prendront pour un sot,
Que m'importe?

LE CHEVALIER.

Toujours injure sur injure?
Vous êtes mon aîné, je me tais, & j'endure.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'endurez point, qu'est-ce que vous ferez?
Vous me chanterez pouille, & vous retirerez;
C'est-là ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Grace à votre injustice,
Me voir & me parler est pour vous un supplice,
J'en suis trop convaincu.

LE MARQUIS.

Ne l'ignorez donc pas.
J'en suis content.

LE CHEVALIER.

Ma peine a pour vous des appas ;
Et plus vous connoissez que le malheur m'accable...

LE MARQUIS.

Il est vrai, votre vie est gueuse & misérable ;
Mais enfin , sans appui , sans ressource , sans bien ,
Vous devriez mourir , & vous n'en faites rien.
Est-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Au moins si par le droit d'aînesse
Vous avez de grands biens , j'ai la même noblesse.

LE MARQUIS.

Vous êtes Chevalier , mais quand il faut manger
Votre chevalerie , est un mets bien léger ;
Et souvent la mâchoire est fort mal occupée
A qui n'a comme vous , que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Et la cape & l'épée auront toujours de quoi
Faire considérer des gens faits comme moi.
Jouissez de vos droits , l'aînesse vous les donne ,
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.

Vous me la baillez bonne,
Si dans votre chaumiere il vous eût plû rester,
Votre part de cadet vous eût fait subsister,
Mais on ne va pas loin avec petite somme.
Vous avez voulu faire ici le gentilhomme,
Et n'ayant plus de quoi, vous voilà sur le point
D'être franc parasite, ou de ne dîner point.
Gueusez, servez, volez, ce n'est point mon affaire,

LE CHEVALIER.

J'ai fait quelque dépense, & cru devoir la faire.
Ma gloire étant la vôtre, il vous doit être doux...

LE MARQUIS.

Mais Carlin que voici mouroit de faim chez vous;
Et s'il n'eût avec moi cherché ses avantages,
C'étoit fait de sa vie ainsi que de ses gages.

CARLIN.

Sans Monsieur le Marquis j'étois sec, autant vaut.

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous semble un grand défaut.
Toujours sur ce reproche; & ne peut-il pas être...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connoître,
Il pourra vous servir à duper un Bourgeois.
L'alliance d'Anselme est, dit-on, votre choix,
Vous muguetez sa fille, elle a de quoi vous plaire;
Et quand ce ne seroit que les grands biens du pere,
Pour

Pour qui n'a point de pain à mettre sous les dents,
C'est un trait de beauté des plus accommodans.

LE CHEVALIER.

Puisque malgré moi-même, on a lu dans mon ame,
Il est vrai, mon dessein est de prendre une femme;
Et, comme Anselme est riche, & qu'il manque
d'appui,

Ma naissance m'a fait espérer tout de lui.
La sienne, je l'avoue, est basse & fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit qu'un maraud, mais il a fait fortune;
Puisqu'il a du douzain, il est démaraudé.
Sait-il votre amour?

LE CHEVALIER.

Non, c'est un secret gardé.
Mais quand il l'apprendra, veuillez ne mepas nuire;
Forcez-vous...

LE MARQUIS.

Laissez-moi cette affaire à conduire.
Moi, parlant, moi, faisant la demande pour vous,
Je crois qu'il recevra cet honneur à genoux.
Un faquin qu'on a vu petit Clerc de Notaire,
D'un cadet de Marquis devenir le beau-perc,
S'allier des Lorgnacs, peste!

LE CHEVALIER.

M'offrir vos soins,
Vous à qui je déplais!

LE MARQUIS.

M'en déplaisez-vous moins?

146 *La Comtesse d'Orgueil,*

Je vous décrierois bien , mais si je vous décrie ,
J'ai sur mon dos le faix de votre gueuserie.
Au moins , quand du Bourgeois vous aurez les écus ,
Vous battrez en retraite , & ne me verrez plus.
Allez , tout de ce pas , je vais lui faire entendre
Qu'il choisit un brave homme, en vous prenant pour
gendre ;
S'il s'informe du bien , je suis prêt à mentir.
Reposez-vous sur moi.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais sans repartir.

J'agis de-là. La fille est de vous fort éprise.

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle estime elle a prise,
Mais vingt fois , dans sa rue elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'est point expliqué ?

LE CHEVALIER.

Le pere étant pour nous , il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS.

Je vous entends , l'argent vous plaît mieux que la
belle ;

Et pourvu qu'il vous soit bien & dûment compté,
Peu vous chaut du reste.

LE CHEVALIER.

Ah !

LE MARQUIS.

Dites la vérité.

Franchement aimez-vous ? Car à moins que l'on
n'aime ,

Tâter du mariage est la misere même ;
Et je ne voudrois pas qu'une fille eût sujet...

LE CHEVALIER.

Non , Olimpe est pour moi le plus charmant objet...
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue ;
Et de tant de mérite , on la trouve pourvue ,
Que sa seule conquête assurant mon repos ,
N'eût-elle aucune dot , je...

LE MARQUIS.

Voilà de mes fots.

Pour trois jours de douceurs trente ans de gueuserie.
Mais si vous l'épousez , dites-moi , je vous prie ,
Cadet , prétendez-vous avoir beaucoup d'enfans ?

LE CHEVALIER.

Peut-on...

LE MARQUIS.

Point de peut-on , car je vous le défens.
La cause est qu'il n'est point de famille nombreuse
Qui , presque en moins de rien , ne dégénere en gueuse ;
Et quand l'oncle est Marquis , & des plus apparens ,
Serviteur aux neveux qui sont dégénérons.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin que jamais aucune plainte à faire...

LE MARQUIS.

Fort bien , & là-dessus je vais voir le beau-pere.
Carlin.

N ij

CARLIN.

Monfieur.

(*Le Marquis parlant bas à Carlin.*)

J'entends.

LE MARQUIS.

Va, cours, le tems m'est cher.
Si la Marquife vient, qu'on me faffe chercher.

S C E N E I V.

LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'EST encore un meffage à faire à quelque belle?

CARLIN.

Grand myftere toujours, & toujours bagatelle,
Mais d'où diable a-t-il fu votre amoureux feeret?

LE CHEVALIER.

Un amant bien épris eft toujours indiscret.
J'ai trop parlé d'Olimpe, il aura pu l'apprendre;
Et foupçonné l'amour que fes yeux m'ont fait
prendre.

Mais, puifqu'à m'y fervir il eft fi difpofé,
Le succès pour mes vœux en fera plus aifé.

CARLIN.

J'en doute, il n'eût jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.

Oui, mais me voir sans bien lui donne quelque
peine ;

Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras,
Si mon feu touche Olimpe, il ne me nuira pas.

CARLIN.

Il est homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur est plein pour vous d'une vieille rancune ;
Ainsi j'aurois voulu qu'avant qu'il eût parlé,
Votre amour à Virgine eût été révélé.
Contre ce qu'il eût dit ; comme elle a de l'adresse,
Elle auroit préparé l'esprit de sa maîtresse ;
Mais vous m'avez fait taire, & tout étoit perdu,
Si j'eusse osé...

LE CHEVALIER.

Je vois que j'ai trop attendu,
Qu'il seroit bon qu'Olimpe eût approuvé ma
flamme,
Mais, je ne savois pas qu'on dût lire en mon ame,
Et que de mon secret, malgré moi, trop instruit,
Le Marquis...

CARLIN.

Pour ou contre, il va faire grand bruit ;
Et le vieillard...

LE CHEVALIER.

Tais-toi, je vois venir Oronte.

S C E N E V.

LE CHEVALIER , ORONTE , CARLIN.

LE CHEVALIER.

ENFIN donc il n'est rien que l'amour ne surmonte,
Lucrece a pris sur vous un pouvoir absolu,
Et pour elle à l'hymen vous voilà résolu ?

ORONTE.

J'ai pesté jusqu'ici contre le mariage,
J'en tremble même encor lorsque je l'envisage,
C'est un marché terrible, & qui doit étonner ;
Cependant au torrent je me laisse entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en est beau.

ORONTE.

Telle est ma destinée.

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en est doux ; mais à quand l'hyménée ?
Lucrece vous aimant...

ORONTE.

Anselme son tuteur
Attend obstinément le retour de ma sœur,
Parce qu'elle est Comtesse, il s'est mis à la tête
Qu'il faut, pour plus d'éclat, qu'elle honore la fête,
Sans cela point de nôce.

Comédie.

151

LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours seulement le délai se réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bientôt voir ici la Comtesse ?

ORONTE.

Peut-être dès demain ; mais j'apperçois Lucrece ;
De grace , pardonnez aux transports d'un amant ,
Si je cours où m'appelle un objet si charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN, au Chevalier.

Olimpe est avec elle.

LE CHEVALIER.

Eloignons-nous, n'importe.

Je ne lui veux parler qu'après que j'aurai su
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçu.

SCENE VI.

ORONTE, OLIMPE, LUCRECE.

ORONTE, à *Lucrece.*

Q U O I, sortir sans m'attendre? Ah! j'ai lieu de
m'en plaindre.

LUCRECE.

Oui, car je viens de faire une visite à craindre;
Et ma cousine fait...

OLIMPE.

Que dans tout l'entretien
Vous avez écouté de grands diseurs de rien.
Qu'il est d'impertinens!

ORONTE.

Olimpe est difficile.

OLIMPE.

Quoi, d'abord qu'on vous voit, recourir au doux
style,
Prodiguer la fleurette, & vous affaffiner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner?
Pour moi, je suis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me fait plaisir, & plus le faux m'irrite;
Et, comme j'aime en tout qu'on soit de bonne foi,
Les soupirans d'office ont bientôt fait chez moi.

ORONTE.

C'est l'usage du monde ; & si toutes les belles
 Traitoient , ainsi que vous , l'encens de bagatelles ,
 A quoi seroient réduits nos galans du bel air ,
 Qui par-là près de vous apprennent à parler ?
 Pour faire un honnête homme il n'est point d'autre
 école ,

Le beau sexe aux muets fait trouver la parole ;
 Et par ce qu'à vous plaire ils prennent du souci ,
 Tout ce qu'ils ont de rude est soudain adouci.

OLIMPE.

La douceur s'étend loin.

LUCRECE.

Vous l'avez mendiée.

SCENE VII.

OLIMPE , LUCRECE , ORONTE , VIRGINE.

VIRGINE , à Olimpe.

ENFIN , c'est tout de bon , vous êtes mariée.

OLIMPE.

Moi mariée ?

VIRGINE.

Oui , vous. Quel malheur à souffrir !
 M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.

154 *La Comtesse d'Orgueil* ;

Pour prix d'une nouvelle à mes desirs si chere ,
Daignez faire ma paix avecque votre pere ,
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours ?

OLIMPE.

Ne t'inquiete point , encor deux ou trois jours ,
Son chagrin passera , j'en répons.

LUCRECE.

Mais , Virgine ,
Apprends-nous quel époux mon oncle lui destine ?

VIRGINE.

Un Marquis si charmé , dit-il , de ses appas ,
Qu'il se pendra demain s'il ne l'épouse pas ,
Le Marquis de Lorghnac.

OLIMPE.

Quoi , j'en ferois aimée ?

VIRGINE.

De votre cabinet où j'étois enfermée ,
Je viens d'entendre tout ; sur mon ame il dit d'or
Vos attraits sont pour lui le plus riche trésor ,
Le bon-homme se rend aux desirs qui le pressent ,
Et , de l'heure qu'il est , les articles se dressent.

OLIMPE.

Sans m'avoir consultée ?

VIRGINE.

Hé , pour se marier ,
Est-il fille aujourd'hui qui se fasse prier ?
Etpuis , quand il s'agit du grand nom de Marquise...

OLIMPE.

Fort bien , chez moi pourtant l'esprit seul est de
mise ;
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter ,
Un sot qui m'en voudroit n'auroit qu'à décompter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le Marquis ne décompte.
Il donne lieu sans cesse à quelque nouveau conte ;
Et , sur cequ'on en dit , ce n'est pas son défaut,
Que d'avoir eu jamais plus d'esprit qu'il ne faut ;
Il croit charmer par-tout, fait le beau, l'agréable.

LUCRECE.

Que vous me faites peur !

ORONTE.

Brusque , dit-on , en diable.

OLIMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE

Moquez-vous du dit-on.
Voulez-vous un époux sage comme un Caton ,
Qui prétend , en vertu de sa grave figure ,
Qu'on marche par compas , & parle par mesure ?

LUCRECE.

Virgine a l'humeur gaie , & pense que . .

VIRGINE.

Ma foi ,

Bien d'autres là-dessus penseroient comme moi.

156 *La Comtesse d'Orgueil,*

Pour devenir Marquise il n'est esprit qui tienne,
Le titre en plaît toujours, de quelque part qu'il
vienne;

Et d'ailleurs, quelquefois, s'il faut trancher le mot,
Il est avantageux d'être femme d'un sot,
Excuse, adresse, fourbe, il n'est rien qu'il ne croie,
Quoiqu'on fasse, il ne voit que ce qu'on veut qu'il
voie;

Et se laissant mener au besoin par le nez...

O L I M P E.

C'est par où se prendroient des esprits mal tournés;
Mais quand la vertu seule a pouvoir sur une ame...

V I R G I N E.

D'accord, c'est fort bien fait que d'être honnête
femme,

Mais Dieu veuille du trop préserver tous maris.

L U C R E C E.

Laiſſons-là cette folle, & venons au Marquis.
Le connoissez-vous ?

O R O N T E.

Non, mais je connois son frere,
Qui, s'il étoit plus riche, auroit bien de quoi plaire,
Il a l'air si galant & si particulier,
Qu'on ne peut...

O L I M P E.

Vous voulez parler du Chevalier ?

O R O N T E

De lui-même.

O L I M P E.

A sa mine on connoît sa naissance;

Mais

Mais l'effet répond mal souvent à l'apparence ;
L'air ne fait pas l'esprit , & je douterois fort
Que le sien fût de ceux. . .

ORONTE.

Ah ! c'est lui faire tort.
D'où vient qu'à ce soupçon votre cœur s'aban-
donne ?

OLIMPE.

C'est un secret qu'encor je n'ai dit à personne.
Depuis plus de deux mois , en cherchant à me voir ,
Ce brave Chevalier a paru m'en vouloir.
Au palais pour emplette , au temple , dans la rue,
Je le trouve par-tout , par-tout il me salue ;
Mais quoiqu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez si c'est à tort que je le crois stupide.

ORONTE.

Un excès de respect l'a pu rendre timide ?
Et je vous pleindrois peu pour l'hymen arrêté ,
Si le Marquis avoit même stupidité.

OLIMPE.

Quoiqu'on ait fait sans moi , s'il est tel que vous
dites ,
La puissance d'un pere a ses bornes prescrites ;
Et , par précaution , avant que m'engager ,
Lui parlant en secret , je prétends en juger.

LUCRECE.

En secret ! Et comment ?

Tome V.

Q

158 *La Comtesse d'Orgueil,*

O L I M P E.

Ce soir par ma fenêtre.

V I R G I N E.

Un premier entretien vous le fera connoître ;
Et, si pour son début il n'a tous mots exquis,
Madame, vous voulez refuser un Marquis ?
Ma foi, si vous saviez combien . . .

O L I M P E.

Laisse-moi faire,
Et l'attens au moment qu'il quittera mon perc.
Le jour baisse déjà ; si-tôt qu'il fera nuit,
Dis-lui sous mon balcon qu'il se rende sans bruit.

L U C R E C E.

Mais si pour vous donner cette grande nouvelle,
Lorsque nous rentrerons, mon oncle vous appelle,
Et qu'à voir le Marquis, dont sans doute il fait cas.

O L I M P E.

J'aurai quelque migraine, & ne paroîtrai pas.
Fais ce que je te dis, Virgine.

L U C R E C E.

Vous Oronte,
Rendez-moi du Marquis un plus fidele compte,
Informez-vous par-tout en quelle estime il est.

O R O N T E.

Il suffit, vous savez si j'y prends intérêt.

Fin du premier Acte.